



Nicola Lo Calzo, *Azize*, de la série *Inside Niger*, 2009

Entretien avec Serge Macia, président de l'association Imaginaid

PRÉSENTATION

Serge Macia (1970, FR / CH) est sociologue de formation, spécialisé en gestion de projets culturels et communication sociale. Il a entamé sa carrière au sein d'organisations environnementales et humanitaires, telles que la Fondation de Bellerive et le Comité international de la Croix-Rouge. Passionné par l'image et photographe à ses heures, il décide en 2007 de réunir ses deux vocations, en créant Imaginaid à Genève. C'est un projet hybride entre galerie d'art et plate-forme culturelle, destiné en outre à offrir une place importante à la photographie documentaire. Dès 2011, Serge Macia cesse son activité de galeriste indépendant pour se consacrer à part entière à son association Imaginaid, en lui impulsant de nouvelles orientations. Entouré désormais d'une équipe plus nombreuse et d'un Comité artistique, le président d'Imaginaid poursuit sa programmation d'expositions et sa mission d'agitateur d'idées, mais se lance également dans la production de projets photographiques documentaires.

Imaginaid, association pour la photographie documentaire contemporaine, Genève, www.imaginaid.org

L'entretien a eu lieu par échanges d'e-mails du 15 au 29 août 2011 entre Serge Macia et Nassim Daghighian, historienne de l'art, présidente de NEAR.



Raphaël Dallaporta, *F1 – France. Cluster bomb*, de la série *Antipersonnel 1.1*, 2004

ENTRETIEN

Nassim Daghighian : Peux-tu nous décrire les principaux projets réalisés par Imaginaid de 2007 à 2011, et en particulier comment tu associes soucis éthiques, notamment les problématiques sociales et environnementales, et esthétiques (l'art contemporain et en particulier la photographie documentaire) ?

Serge Macia : Au début, toute forme d'art m'intéressait, pour autant qu'il y ait un aspect documentaire, une critique sociale, écologique, au minimum une préoccupation philosophique. Je voulais proposer une galerie d'un type nouveau à Genève, qui puisse allier démarche de vente et de représentation à des valeurs d'intérêts communs. Exploiter en somme la fonction cathartique et utilitariste de l'art, capable d'inspiration et de changement social. Illusion, diront certains. En tant que sociologue, j'en ai bien conscience. Le social et le politique doivent passer par là. Mais l'art peut représenter cette toute première aspiration. Il y a bien des façons d'agir. J'avais envie de le faire en soutenant des artistes qui questionnent notre monde et nous rendent plus clairvoyants. J'ai décidé par la suite de privilégier l'image. Le champ des possibles de l'art contemporain est d'une vastitude à s'y perdre parfois.

Des exemples... Prenez *Antipersonnel 1.1* de Raphaël Dallaporta, exposé en 2008. Un travail dans la lignée d'une photographie d'art à valeur de document. Je préfère souvent la métaphore à la réalité crue et objective ou lorsque l'imagination prend le pas sur le réel. Cette série de mines présentées en studio sur fond noir et esthétisées à outrance, à l'image d'objets de luxe, est tout simplement diabolique. Diabolique par sa capacité à nous faire ressentir l'horreur à retardement. Plutôt que d'être confrontés aux conséquences, dont le caractère insoutenable et culpabilisant nous ferait détourner le regard, nous sommes attirés dans une espèce de plaisir esthétique pervers. Un plaisir très vite annulé par des textes décrivant avec minutie les fonctionnalités de ces saloperies. L'imagination fonctionne ainsi de toute sa force et la réalité nous explose au visage.



Matthieu Gafsou, de la série *Terres compromises*, 2010

SM : Autre exemple, le dernier travail de Matthieu Gafsou *Terres Compromises*, que nous allons exposer en septembre prochain, avec le soutien de la Fondation Engelberts. Le conflit israélo-palestinien en arrière-fond, mais ici également, pas de victimes, pas d'Intifada et un mur séparateur presque pas évoqué. Avec son genre privilégié, celui d'un photographe paysagiste, Matthieu préfère laisser parler l'architecture des colonies. Des cités érigées en forteresses imprenables, repliées au cœur d'un désert, une espèce d'illusion de lieu en mal de culture et de vie. A la vue de ces bâtisses, on comprend ainsi qu'un mur de séparation n'est que l'épiphénomène d'une société qui s'est construite dans la peur de l'autre. Il est question ici d'Israël, mais ces structurations architecturales sont omniprésentes partout dans le monde aujourd'hui.

Inquiétante problématique de société actuelle, la thématique du mur m'interpelle depuis longtemps. En novembre 2009, avec le concours de la Ville de Genève, nous avons monté sur le Pont de la Machine une exposition d'envergure montrant les images de grands noms de la photographie ayant documentés les murs séparateurs à travers le monde. (Exposition *MURS*, avec des photographes des agences Magnum, Vu, VII et bien d'autres).

ND : Tu es le fondateur d'Imaginad il y a cinq ans ; outre les artistes, quels ont été les autres partenaires de ces premières années ? quelles collaborations importantes peux-tu mentionner ?

SM : Au début beaucoup d'écoute et d'échanges surtout. Avec des professeurs du Royal College of Art de Londres où j'ai étudié, des galeristes, des curateurs. Je me suis inspiré de projets similaires : le programme Art & Ecology de la Royal Society of Arts, Blue Earth Alliance de Seattle ou encore la Galerie Faits et Causes de Paris. En terme de précieuse collaboration, Maxime Pegatoquet et Christiane Nill Ferro de l'agence mc², et la Ville de Genève comme important facilitateur de mes projets hors-les-murs.



Alban Kakulya, *Garbage Dump*, de la série *Greenland*, 2009

ND : Qu'est-ce qui a amené Imaginaid Galerie à interrompre son activité commerciale ? Quelles difficultés avez-vous rencontrées ? Penses-tu que cela soit lié à la nature documentaire de nombreux travaux exposés ?

SM : Pour être exact, dès 2011, notre espace devient culturel, géré par une association qui organise ses expositions-ventes. Nos activités sont désormais financées par les cotisations de nos membres, et surtout par des subventions privées ou publiques. Etre galeriste indépendant est un métier très dur qui exige beaucoup de patience et de sacrifices. Monter un réseau d'acheteurs prend beaucoup de temps. Il est vrai que le documentaire peut être difficile à vendre, surtout si la démarche plasticienne est délaissée au profit du seul document. Mais ce n'est pas l'unique raison. Il se vend et parfois même très bien. Il suffit d'avoir la clientèle qu'il faut. Le nom de l'artiste est un atout indéniable. Mais voilà, je dirigeais une jeune galerie avec des artistes de talents mais pas toujours très connus. Est-ce aussi l'hybridation d'un style, celui d'une galerie engagée, qui dérangeait dans une ville comme Genève ? Peut-être.

Toujours est-il que si je ne voulais plus dépendre d'une rationalité commerciale pour programmer mes artistes et être en mesure de présenter tous types de sujets et de traitements esthétiques, même parmi les moins "glamour", il me fallait changer d'orientation. Et surtout, après en avoir fait l'expérience, je me suis rendu compte que les photographes avaient d'autres types de besoin que la seule vente de leurs œuvres.

ND : Comment l'association Imaginaid définit-elle maintenant ses objectifs principaux et quelles nouvelles activités sont mises sur pied pour les années 2011 à 2013 ? D'autres collaborations sont-elles envisagées ?

SM : Malgré un vif intérêt du public, des honneurs dans de nombreux festivals, le photographe documentariste reste confronté à des obstacles majeurs pour la conduite de son métier et la réussite de sa carrière.



Yann Mingard, *Sans titre*, de la série *Deposit*, 2009-2011

SM : Par manque de soutien, il n'a souvent pas d'autre choix que d'auto-financer ses projets, prenant parfois de gros risques. Combien sont-ils négligés, voire abandonnés par manque de ressources ? Combien de galeries ne prendront pas le risque de les exposer en raison d'un manque d'attrait commercial et de la faible notoriété du photographe ?

Imaginaid veut être capable d'agir à chaque niveau de ces besoins. Nous poursuivons nos expositions, mais nous les complétons d'un service d'aide financière à la réalisation. En somme, nous fonctionnons comme une " société de production ". Ce qui se pratique couramment dans le cinéma documentaire, n'existe pas vraiment pour la photographie. Un manque curieux que nous comptons combler. L'idée est de lancer chaque année des appels à projets pour photographes professionnels. Les lauréats choisis par notre Comité artistique se verront proposer des bourses. Le documentaire sera ensuite exposé dans notre espace, avec toute la promotion nécessaire. Nous ne représentons pas les photographes, mais les projets soutenus doivent être exposés en priorité chez nous. Les auteurs sont libres ensuite de proposer leur travail ailleurs, et nous pouvons également les aider pour cela. Un service de *coaching* photographique (lectures de portfolios et suivi plus personnalisé) devrait être également proposé. Tout cela nécessite des ressources. Nous nous y attelons activement désormais, afin d'être prêt d'ici 2012. Toute personne voulant d'ailleurs nous aider peut devenir membre ou donateur de notre association reconnue d'utilité publique.

ND : Lorsqu'un photographe soumet un projet au comité de sélection ou lorsque l'association choisit un artiste pour soutenir son travail, sur quels critères artistiques d'évaluation vous basez-vous ? J'entends par là :

- pourquoi les photographes souhaitant soumettre un projet doivent-ils en principe avoir 30 ans ou plus ?
- pourquoi un projet intime ne peut-il être pris en compte ? qu'entendez-vous par projet " non-intimiste " ?
- peux-tu préciser ce qu'implique un projet " transculturel " ? (je cite ici le site d'Imaginaid)
- comment établir une nette distinction entre pratique photojournalistique (pour les médias) et photographie documentaire contemporaine (démarche personnelle) alors que chez de nombreux photographes, les deux sont parfois proches ou même se confondent ?
- un artiste traitant de problématiques sociales mais n'utilisant pas le " style documentaire " devenu classique aura-t-il une chance de pouvoir être reconnu pour ses intentions documentaires par le comité de sélection, même si sa démarche est conceptuelle, plasticienne ou autre ?



Patricia Parinejad, de la série *Trees*, 2011, tirage numérique et applications manuelles

SM : Les critères de sélection sont hélas obligatoires pour gagner en qualité et limiter les demandes. Si notre Comité artistique* juge parfait un projet aux limites des critères imposés, alors pourquoi s'en priver ? Nous avons fait le choix de cibler des photographes en confirmation de carrière. Pour des raisons évidentes de maturité, mais surtout parce qu'il nous semble que la prime jeunesse jouit déjà d'une très forte attention. Pour ce qui est de l'intimisme, du transculturel, du style documentaire, je l'ai déjà en partie évoqué. Cela reste évidemment très subjectif. Il est vrai que les genres se confondent très souvent, parfois plus art parfois plus document.

Prenez la photographie de paysage par exemple. Ce genre ne cesse de se renouveler. S'il fût un temps où dominait une pratique romantique et contemplative, le genre s'est "documentarisé" sous l'impulsion notamment des *New Topographics*. La nature n'est plus perçue comme un substrat intact et vierge, mais la conséquence d'aliénations successives. Les photographes contemporains s'intéressent à la façon dont les industries humaines, économiques et guerrières, ainsi que les modes culturels d'occupation des sols altèrent et manipulent les territoires. A certains égards, le paysage lui-même devient politique. On a parlé de Matthieu Gafsou. J'aime beaucoup également les travaux de Alban Kakulya. Comme cette photographie, par exemple, de ce container rouge vif surplombant une décharge d'ordures à l'air libre, au cœur d'un Groënland que l'imaginaire collectif continue bien souvent de voir à l'abri des atteintes économiques. On pourrait évidemment citer les grandes stars du barreau comme Edward Burtynsky, Simon Norfolk, Shai Kremer ou encore Sophie Ristelhueber. Bref, peu importe le genre. Au final, c'est toujours la cohérence globale qui doit l'emporter. C'est la force de l'argumentaire conceptuel. C'est l'originalité de son traitement esthétique et l'importance "politique" du sujet. Dans notre exposition collective *New Landscapes*, nous avons intégré le dernier travail de Yann Mingard, *Deposit*, pas vraiment apparenté à de la photographie paysagiste. Mais il nous était apparu intéressant de montrer comment notre capital naturel, nos semences biologiques, sont aujourd'hui mises en boîtes, conservées dans des bunkers ou des coffres-forts hypersécurisés pour l'avenir de l'humanité, en cas de destructions massives. On a ici des images d'un futur paysage qui pour le moment germe dans des caissons de ciment et de métal.



Vue de la seconde pièce de la galerie Imaginaid, images exposées : Nicola Lo Calzo. Photographie : Alban Kakulya

SM : Jean Baudrillard appelait les photographes " des écrivains de lumière ". Tout écrivain talentueux sait joindre le particulier à l'universel, parler de chacun lorsqu'il parle des autres. Un bon photographe saura extraire cette dimension universelle du document qu'il écrira de ses yeux. Raconter quelque chose, ce n'est pas décrire, c'est avant tout représenter une réalité intrinsèquement déformée par la culture de chacun et par l'interprétation que nous voulons bien lui donner. Il y a dans ces visions, des arcanes communes, des lieux de passages où l'intime et le lointain finissent par se confondre. C'est ainsi que le public peut faire l'expérience du réel, même si ce réel est ailleurs. Aux images d'une déforestation radicale et impressionnante, mais par trop culpabilisante, je serais sensible à la démarche artistique de Patricia Parinejad, recomposant manuellement et numériquement des fantômes d'arbres en les juxtaposant aux côtés de leurs acolytes photographiés dans une nature apparemment intacte. *Trees / absence* est un autre projet que j'aimerais proposer en 2012.

Quel qu'il soit, tout bon projet photographique doit à mon avis proposer une part de sacré et de profane. L'horizontalité, l'immanence, l'ici, l'intime pour s'ancrer dans une réalité contextuelle. La verticalité, la transcendance, l'universel pour inviter au partage du sens.

* Le Comité artistique d'Imaginaid se compose notamment des membres d'honneurs de l'association, parmi lesquels : Cyril Kobler, Pierre Descombes (photographes), Nathalie Herschdorfer (curatrice), Nassim Daghighian (historienne de l'art), Christoph Bollman (directeur artistique).



Vue de la première pièce de la galerie Imaginaid, images exposées : Germinal Roaux. Photographie : Alban Kakulya



Exposition *MURS* sur le Pont de la Machine, Genève, novembre 2009. Photo : Serge Macia



Images monumentales d'Alban Kakulya, *Mosaïque climatique*, 2010, à l'esplanade du Palais Wilson, Genève, 21 mai au 28 juillet 2011. Photo : Serge Macia